L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TRÉSORIÈRE MUNICIPALITÉ. — NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 28 AOUT 1845.

PUBLIÉ PAR
MAGNE & WHITE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT:
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Le terme de l'abonnement est pour une année. Aucune souscription faite au journal seulement sont aux annonces, ne sera considérée comme discontinuée de la part de l'abonné, à moins qu'il n'en ait donné avis par écrit, une semaine avant l'expiration de l'année.

ANNONCES: Une pastre par carré de chaque langue, pour la première insertion, et cinquante cents pour chaque insertion subséquente. Tout changement considérable dans l'annonce nécessaire, sera exigé payé comme une nouvelle annonce. Le prix de DIX lignes ou moins.

ABONNEMENS pour l'année aux annonces.— Les artisans et personnes tenant magasin de détail $60; les Banquier, Compagnies d'assurance et autres institutions publiques, $80; les agents pour carrière de liberté et patentes à vapeur, et les propriétaires de rumeurs et de serrures à vapeur, $40. Une abonnement ne passera à l'année en avance.

La propriété des numéros aux arts est limité à un carré chaque fois, et trois fois par semaine.

LES ANNONCES qui soutiennent de la ligne ordinaire des affaires d'un abonné à l'année, telles que vente à l'encan par autorité de justice, vente de plantations et habitations, maisons en ville, terrains à louer ou à affermer, esclaves marrons, animaux égarés ou fermés, etc., etc. seront portées au compte séparément et aux prix ci-dessus énoncés.

LES ANNONCES qui ne devront être que par intervalles passeront par chaque insertion.

LES ANNONCES qui ne porteront pas la durée de l'insertion seront insérées jusqu'à ce qu'elles soient retirées et payées en conséquence de cette disposition.

LES ANNONCES d'un caractère à être remplies publiques, toutes annoncées d'une nature publique; les annonces ou articles d'une nature personnelle (lorsqu'ils pourront être autrement), paieront le double du prix ordinaire d'avance.

Leonard Sturtevant & Co.
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
ET EXPEDITEURS,
TENANT EN GROS
DE L'HUILE DE BALEINE, DE SPERME ET DE LIN
Saxon, Chandelles, Thés, Blanc de Plomb, Peinture noire &c. &c.
No. 13, rue de la Vieille-Levée, Nouvelle-Orléans
9 juin—1 an

WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENS EN COTON,
ET NEGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES
Rue du Canal, No. 81, N. Orléans.
2 nov.

F. CUSACHS, Pharmacien.
Magasin en gros de Drogues, de Peintures d'Huiles, de Medecines patentes, d'articles pour les confiseurs, pour les distillateurs, pour les manufacturiers, &c.
Encoignure Conde et St. Philippe—Nlle. Orléans.
20 juillet

MORTON & CO.
MARCHANDISES SECHES,
No. 25, rue des Magasins.
Op—Les ordres de la campagne seront fidèlement remplis. 7 nov—1an

George Buchanan, Andrew Buchanan,
Robert Buchanan, John O. Agnew
Geo. & Robt. BUCHANAN & Co.
Marchands Commissionnaires,
Rue Tchoupitoulas, No. 82,
10 nov Nouvelle-Orléans

WOOD & BROTHERS,
MARCHANDS DE MARCHANDISES SECHES,
Magasins de vente de la Commune,
NOUVELLE-ORLEANS.

JOS. HARROD, FRANCIS D. DARLING, J. FOSTER HARROD, DARLING & Co.
Marchands Commissionnaires et Expediteurs,
ET
Agents de la Ligne de Boston et de la Nlle. Orléans No. 69, rue de la Commune, Nouvelle-Orléans
17 juin

DAVID & CHAPUS,
IMPORTATEURS DE MARCHANDISES FRANÇAISES, ANGLAISES, ALLEMANDES ET DU PAYS,
Vendent en gros et demi-gros,
No. 91, rue de Chartres, près celle Conti.
4 juin

J. F. BERCIER, FRANCISCO TIU.
J. F. BERCIER & Co.
Grocers et marchands en général, No. 61 Vieille Levée.
Ont constamment un assortiment de groceries fraîches, vins, liqueurs, &c. &c. à bas prix. 20 oct

Nouvelle Orléans
F. LAMPRE,
IMPORTEUR ET NEGOCIANT EN GROS,
En Produits de la Havane,
CAFE, CONFITURE,
TABAC,

EMILE JOHNS,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE
ET IMPORTEUR DE PRODUITS DES ANTILLES
Sucre,
Cigres,
Tabac.

DES arabres cherchent à nous faire des remarkations relativement à la prochaine à la Nouvelle-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Charleston, Savannah, Liverpool, Havre, Bordeaux et Marseille. WOOD & BROTHERS,
1120 Magasins.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
M. [illegible] a transporté ses bureaux et magasins de la rue de Bourbon, No. 27, où il continuera de faire le commerce de marchandises, de monnaies, d'or et d'argent, dont il fait la spécialité, et de recevoir des dépôts de ces valeurs. Les personnes qui auront des fonds à placer ou à retirer, sont priées de lui donner leur confiance. 1 juin

Bureau de la Compagnie d'Assurances de l'Ouest et contre le feu.
Nouvelle Orléans, 1 mai 1845
A [illegible] Mathews Esq. ayant donné sa démission, P. N. Wood Esq. a été nommé secrétaire-président.
6 mai G. LAWRASON.
à cretaire

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE.
COMPAGNIE FRANÇAISE MUTUELLE DE L'OCEAN—Bureau au No. 15.
Directeurs.
W. A. Gaudet, Président.
Wm. W. Montgomery, J. B. Le Beau,
J. F. Dussuau, Adr. Abadie,
A. Gaudet, R. W. Montgomery,
Ch. Chevallier, W. C. Minor.
CHS. ERIGON, Secretaire.
On recevra toutes espèces de propriétés contre les risques du feu, au taux le plus modéré, et les pertes seront payées aux recipiendaires aussitôt que possible.
GEORGE C. LAWRASON,
1 juillet—30 Secretaire

OFFICIEL.
DEPARTEMENT DU TRESOR.
Nlle. Orléans, 10 juillet 1845.
Les porteurs des coupons d'intérêt des bons de l'Etat de la Louisiane émis par les lois passées en faveur des Banques [illegible] et des Municipalités Nos. 2 et 3 de la Nouvelle Orléans, sont priés de les présenter pour en recevoir le payement au Bureau du Trésor, rue du Canal. W. DE BUYS,
Secrétaire de l'Etat.
12 juil—11, 17, 25, 30, 31, 1 août—3, 7, 12, 14, 19, 21, 26, 28, 1, 10

Dr. Stephen H. Bardasch,
No. 14, rue Christ-let, entre Canal et Commerce,
Le plus grand bienfaiteur ses amis et le public en général. Après avoir été pendant un cette ville, et étant chaque jour [illegible] de la plus grande [illegible] et [illegible] à [illegible] [illegible], tant, dispose [illegible] la confiance que la [illegible] accordée ses amis et le public de la Nouvelle Orléans.
1 mai

Académie de Danse
PAR J. DEVOTI.
LE CONS DE POLKA
[illegible] à [illegible] sa résidence, rue ROYALE, No. 134, tous les lundis, mercredis et vendredis, à sept heures du soir, pour l'enseignement de la danse et de la valse. Les leçons de Polka auront lieu les mêmes soirs, à huit heures.
La classe de l'Armory du Bataillon Washington, pour les dimanches et jours de fêtes, aura lieu le matin, à quatre heures et demie, et le samedi à une heure P. M.
Les classes particulières peuvent se tenir le matin et l'après-midi de chaque jour, excepté le samedi.
M. Devoti donnera des leçons particulières à domicile aux personnes qui le désireront.

Nouvelle-Orléans :
JEUDI MATIN, 28 AOUT 1845.

CANDIDATS WHIGS
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

Comme la Grande Bretagne est la seule puissance d'où pourrait venir une intervention dans l'affaire de l'annexation, il n'est pas sans intérêt de chercher dans la presse anglaise quelques symptômes de l'opinion publique sur ce sujet.

La nouvelle de l'Annexion était parvenue en Angleterre quelques jours avant le départ de l'Hibernia, et bien entendu elle avait soulevé de nombreux commentaires, presque tous empreints de mauvaise humeur. Toutefois on pouvait remarquer que les journaux du gouvernement étaient comparativement d'une remarquable modération et d'une réserve tout-à-fait inaccoutumée, tandis qu'en revanche les journaux de l'opposition étaient les plus acharnés contre la mesure.

Le Morning Chronicle entre autres maltraite de toutes ses forces les Américains, le Président et le Congrès des Etats-Unis; mais il réserve la plus violente expression de sa colère pour Sir Robert Peel dont la faiblesse et la fatuité, dit-il, n'ont point d'égales, dont la mesquine et lâche diplomatie n'a pas su empêcher l'Annexation, lorsque la chose était si facile pour Sir Robert Peel qui n'a réservé à son pays que honte et désappointement.

L'Examiner se lamente surtout sur la destinée de ce malheureux Texas qui va être infecté par la lèpre de l'esclavage. Le John Bull prend la chose en plaisanterie, et se moque tout à la fois des Etats-Unis, du Texas, du Mexique et de l'Angleterre. Le Morning Herald adopte la plus philosophique indifférence; et comme le renard de la fable, il déclare que le Texas ne saurait être d'aucune utilité à l'Angleterre et que celle-ci n'en voudrait point, même lorsqu'on lui en ferait cadeau. Il va jusqu'à engager le Mexique à prendre son parti en brave et à laisser là le Texas qui l'abandonne.

Ces diverses opinions sont assez curieuses à constater, mais elles n'ont nécessairement aucune portée réelle; ce sont des attaques contre le ministère, et rien de plus. Mais, quelle est au résultat la véritable pensée du gouvernement? C'est ce qu'il importerait de savoir, et ce qui n'est pas facile à deviner sous le langage réservé de ses organes. Le gouvernement anglais regarde-t-il l'annexion comme un fait irrévocablement accompli et sur lequel il n'y a plus à revenir? Malgré le désappointement qu'il éprouve, en a-t-il déjà pris son parti? Ou bien se prépare-t-il en silence à quelque démonstration énergique? Le temps nous l'apprendra. Pour notre part, nous sommes fort tentés de nous rallier à la première supposition; car nous en sommes encore à concevoir la possibilité d'une rupture avec l'Angleterre à propos du Texas. L'Angleterre ne fait la guerre qu'à bon escient, surtout aux Etats-Unis!

CHRONIQUE LOCALE.

Devant le recorder de la Seconde Municipalité il n'y a eu que des condamnations à la maison de travail.

Antonio Garcia et D. Manresa ont été arrêtés hier par la police de la première Municipalité, sous la prévention d'avoir eu l'intention de se battre en duel et remis immédiatement en liberté après avoir donné caution de se tenir tranquilles.

Martha Landreaux, f. c. l., *comparaissait hier devant* le recorder Génois, sous le poids d'une accusation portée contre elle par Robert Green, h. c. l., d'avoir reçu l'esclave Joséphine et ses deux enfans pendant dix-huit mois. Envoyée devant la Cour Criminelle.

Nous apprenons que le bateau à vapeur Planter, en se rendant ici, a frappé contre un chicot à quatre milles et demi au-dessous d'Alexandrie et a sombré dans sept pieds d'eau. Ce bateau portait du fourrage pour les chevaux du gouvernement, et est entièrement perdu ainsi que sa cargaison.

ACCIDENT.—Dimanche dernier, à Est Pascagoula, M. Washington, négociant de Mobile, s'est cassé la jambe; on l'a transporté en ville sur le champ, et la fracture a été reconnue si grave qu'on a dû opérer l'amputation.

MORT.—M. Willis Gay, de Mobile, a été grièvement blessé par un nègre qui travaillait dans les environs de cette ville. On ignore le sauver.

WM. RUFUS ELLIOTT, le jeune homme qui a tué Kendall à Washington, a été arrêté dans la nuit du 18. A la suite d'un examen préliminaire, il a été remis en prison.

—Deux ouvriers maçons étaient occupés à construire une arche, lorsque le cercle en bois qui soutient la construction, se brisa; cette chute entraîna celle de quinze à vingt pieds de mur adjoignante. Les malheureux ouvriers furent ensevelis sous les débris, et ce fut là qu'après d'assez longs travaux qu'on put les délivrer. Par un bonheur inouï, ils n'ont eu que des contusions et pas un membre brisé!

COTON SEA-ISLAND.—Le *Star* de Talahasse du 15 courant dit: "Le gouverneur Mosley nous a montré hier un bel échantillon de coton Sea-Island, venu sur la plantation de R. J. Mays, comté de Madison. Cet échantillon était fort beau et de première qualité, au dire des juges compétens. La plupart des cultivateurs du comté de Madison produisent cette espèce de coton, et beaucoup de planteurs se sont mis à y donner leurs soins."

MASSACHUSETTS.—Les abolitionistes de Northampton viennent d'ériger pour leurs frais d'humanité, et le fait est assez significatif pour valoir qu'on le raconte. Un respectable citoyen de Savannah était descendu dans un hôtel de cette ville avec sa femme, ses enfans et une domestique âgée; pour les loger dans la servante reçoit un writ d'*habeas corpus* pour avoir à comparaître devant un juge, attendu "qu'elle est illégalement privée de sa liberté." Elle se rend accompagnée de son maître au tribunal, et celui-ci déclare tout d'abord que sa domestique est parfaitement libre, qu'il le reconnaît et qu'il ne la retient pas. Le juge expose à celle-ci la loi; elle lui répond aussitôt qu'elle la connaît, qu'elle sait les droits qu'elle possède; mais qu'elle ne désire qu'une chose, c'est de rester auprès de son maître, dans la famille duquel elle a toujours été bien traitée.

WILMINGTON.—Il existe dans cette ville huit personnes qui habitent la même quartier, presque la même maison, et qui ont ensemble cent ans. Le plus jeune de leur âge est, comme on le voit, assez respectable.

Nouveaux extraits des journaux français.

Il y a eu ces jours-ci une vente d'autographes fort curieux. Parmi ceux les plus poussés par les amateurs se trouvait une pièce de vers adressée par Robert-sorte à une dame d'Arras; elle a été payée 500 fr. Voici les vers de l'ancien député d'Arras:

Gros-mo jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le *monde et malgré ton miroir*,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas,
Demeure toujours alarmée:
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne t'être pas.

On lit dans le Constitutionnel:

Quelle est la cause véritable de la mort de M. Leo, ce chef du parti ultramontain du canton de Lucerne? Voilà une question qui certainement, ne peut être résolue qu'en Suisse, et tant est qu'un gouvernement fanatique et violent, à qui la justice *importe moins* que la vengeance, puisse arriver à la vérité. Les journaux français et les correspondances diverses qui arrivent en France, rapportent les bruits vagues, encore et contradictoires qui ont circulé après ce fâcheux événement. C'est un suicide disent les uns! le pistolet dont s'est servi M. Leo a été retrouvé auprès de lui; il s'est tué la nuit, dans sa maison fermée, auprès de sa femme et de ses enfans, au milieu de dix-sept domestiques, sans qu'on ait vu sortir personne. C'est un mauvais politique, disent les autres! le suicide est invraisemblable; la direction de la blessure dénonce une main étrangère, l'arme n'a pas été retrouvée, la colère du parti vainqueur explique suffisamment l'assassinat. Le suicide est certain, réplique la Nouvelle Gazette de Zurich; l'autopsie n'a point été faite par des médecins désintéressés dans les querelles des partis qui divisent Lucerne, et l'arme a été soustraite par des hommes intéressés à entretenir les discordes civiles. Le coup est venu du parti jésuitique, dit l'Ami de la Constitution; on a voulu, par un infernal calcul, augmenter les haines qu'on exploite. Le parti radical a conduit la main de Lüssy, s'écrie la Gazette de Lucerne en fureur. "Suivant de palpables indices, quelques autres de nos guides sont encore dévoués au parquet radical; mais cent têtes au moins des extrémités seront tombées sur la Suisse, nous paieront leurs têtes sacrées!" Voici maintenant les nouvelles de la Gazette de Bâle: "Des conducteurs de diligences arrivés de Lucerne, nous annoncent, dit-elle, que le meurtrier de M. Leo, en parvenu à s'évader. Il se nomme Redlinger; il était journalier dans la maison de M. Leo qui lui demandait depuis longtemps le paiement d'une dette. Le meurtrier avait avoué qu'il s'était servi d'un vieux fusil. Ainsi, on peut dire en l'honneur de la Suisse que la politique n'a point trempé dans cet assassinat."

On lit dans le Journal de Constantinople:

"Un accident épouvantable, arrivé le 11 dans la mer Noire, vient encore d'affliger la population de Constantinople.

"Le bateau à vapeur ottoman Izzedar, parti vendredi passé pour Trébisonde, rencontra vers neuf heures et demie du soir, à 40 milles à peu près de l'embouchure du Bosphore, le Medoeni-Tidjaret, autre paquebot de la même compagnie, qui faisait route pour Constantinople, avec 170 passagers qu'il avait pris à Trébisonde, à Samsoun et à Sinope. Ils avançaient tous deux dans des directions opposées, par un temps calme et un superbe clair de lune, à 10 ou 12 milles environ de la côte, le Medoeni-Tidjaret étant 10 milles à l'heure et l'Izzedar 8 et demi. Dès qu'ils s'aperçurent de loin, les deux steamers manœuvrèrent pour s'éviter mutuellement, et, dans ce but, ils dévièrent un même temps d'un quart de vent du côté de terre. Cette manœuvre n'ayant été remarquée ni à l'un ni à l'autre bord, ils persévérèrent, toujours pour s'éviter, à dévier dans le même sens, jusqu'à l'instant où l'Izzedar vint tomber en plein, de toute la vitesse de sa marche, sur le Medoeni-Tidjaret qui fut précipitamment le traverser. Le choc fut terrible, et dans le premier moment on ne sut pas lequel des deux bâtimens avait le plus souffert. Mais presqu'aussitôt de nombreuses voies d'eau s'étant déclarées à bord du Medoeni-Tidjaret, un épouvantable cri de détresse, poussé de toutes les parties de ce steamer à la fois, disent tous les témoins, et révéla l'affreux danger où il se trouvait.

"L'Izzedar alors chercha à s'approcher pour lui porter secours; mais il n'en eût pas le temps, et il le reconnut en constatant qu'à s'éloigner par la proue. Il serait inutile d'essayer de donner une idée de la scène de désolation qui eût lieu dans cet instant suprême, des gémissemens, des pleurs, des cris déchirans que l'on entendait de toutes parts!.... C'était à devenir fou.

"On avait eu le temps de mettre les embarcations à la mer. Tout le monde s'y précipita, et la grande chaloupe du Medoeni-Tidjaret, beaucoup trop chargée, ne tarda pas à chavirer. Les autres canots purent heureusement accoster l'Izzedar, et recueillir tous les jusqu'au jour, pour tâcher de sauver encore des naufragés; mais en vain: il n'y avait plus personne à secourir au bout d'une demi-heure!

"Sept-cent-soixante-dix personnes à bord du Medoeni-Tidjaret, 40 seulement ont pu échapper à la mort, parmi lesquels quatre femmes tergues et deux enfans, qui n'ayant pas quitté les couches de panneaux par lesquels s'envoyent les passagers de pont, se maintinrent à la surface de l'eau après que la partie arrière eut sombré, jusqu'au moment où ils furent dirs recueillir par les embarcations de l'Izzedar.

"L'équipage du Medoeni-Tidjaret se composait de trente-trois hommes, dont six ont péri, savoir: le second mécanicien, quatre chauffeurs (tous Anglais et un Autrichien), et un charbonnier hollandais. Le capitaine Lambert a quitté le dernier son bâtiment, et il ne l'a fait que lorsqu'il avait de l'eau jusqu'aux épaules. Il paraît qu'au moment où il prenait la mer, il fut placé sur une planche où ils se tinrent tous les deux jusqu'à l'arrivée des secours de l'Izzedar."

—Le journal le Commerce, qui s'était vendu à l'enchère, il y a à peine un an, 367,000 francs, et qui des mains de M. le marquis Témoire était passé dans celles de M. de Tocqueville, de MM. de Corcelles, Combarel de Leyval, Lanjuinais, etc., mais à prix hier à 100,000 francs, n'a pas trouvé d'acquéreur: une nouvelle adjudication est indiquée pour le 13 août, et la mise à prix est réduite à 10,000 francs.

CAUSERIES PARISIENNES.

Au printemps dernier, il y eut un instant où un assez grand nombre de dandys, pleins de prétentions anti-aristocratiques, se vantaient d'être invités au fameux bal costumé que la reine d'Angleterre, et disparurent pendant quelque temps de Paris, pour donner à penser qu'ils s'étaient rendus à cette fête royale.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les dandys, ce sont les coulissiers qui nous quittent en faisant sonner bien haut le bruit de leur départ.

Une foule de célébrités musicales, après être parties à la fin de carême, étaient revenues à Paris tout exprès pour faire parade de l'invitation, véritable ou fictive, qui les appelle à Bonn.

Tous les compositeurs de quelque renom, tous les artistes de quelque valeur sont invités à prêter l'ornement de leur talent à la concours de leur talent à la grande fête que donne la ville natale de Beethoven pour l'inauguration de la statue élevée au grand homme. Sous peine de passer pour une médiocrité, on ne peut pas se dispenser d'être invité à la cérémonie; pour peu que l'on se respecte, il faut partir pour Bonn avec tambour et trompette.

C'est ce qu'ils font tous. L'émigration musicale est complète, pompeuse, éclatante. Tous les grands pianistes, les célèbres violons, les illustres clarinettes, les glorieux bassons, se mettent en route avec l'ensemble de chanteurs, les chefs d'orchestre, les compositeurs s'en vont aussi. Donner un concert, aujourd'hui, à Paris, serait impossible; c'est un luxe que l'on ne pourrait se permettre à aucun prix. Il n'y a plus d'exécutants; les orchestres de bon théâtre remplissent des représentations de nombreuses défections, et c'est à *grand'peine* que les bals champêtres, le Ranelagh, le Château-Rouge, Mabille et la Chaumière ont pu conserver une partie de leurs musiciens.

Le même mouvement s'est opéré dans toutes les grandes villes d'Allemagne, de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Italie. Des caravanes de virtuoses, des armées de musiciens arrivent tous les jours à Bonn, qui ne sait comment les loger. Depuis longtemps tous les appartements, toutes les fenêtres de cette petite ville ont été retenus et loués par les spectateurs empressés et curieux d'assister à une remarquable modération et d'une réserve tout-à-fait inaccoutumée, tandis qu'en revanche les journaux de l'opposition étaient les plus acharnés contre la mesure.

Le Morning Chronicle entre autres maltraite de toutes ses forces les Américains, le Président et le Congrès des Etats-Unis; mais il réserve la plus violente expression de sa colère pour Sir Robert Peel dont la faiblesse et la fatuité, dit-il, n'ont point d'égales, dont la mesquine et lâche diplomatie n'a pas su empêcher l'Annexation, lorsque la chose était si facile pour Sir Robert Peel qui n'a réservé à son pays que honte et désappointement.

L'Examiner se lamente surtout sur la destinée de ce malheureux Texas qui va être infecté par la lèpre de l'esclavage. Le John Bull prend la chose en plaisanterie, et se moque tout à la fois des Etats-Unis, du Texas, du Mexique et de l'Angleterre. Le Morning Herald adopte la plus philosophique indifférence; et comme le renard de la fable, il déclare que le Texas ne saurait être d'aucune utilité à l'Angleterre et que celle-ci n'en voudrait point, même lorsqu'on lui en ferait cadeau. Il va jusqu'à engager le Mexique à prendre son parti en brave et à laisser là le Texas qui l'abandonne.

Ces diverses opinions sont assez curieuses à constater, mais elles n'ont nécessairement aucune portée réelle; ce sont des attaques contre le ministère, et rien de plus. Mais, quelle est au résultat la véritable pensée du gouvernement? C'est ce qu'il importerait de savoir, et ce qui n'est pas facile à deviner sous le langage réservé de ses organes. Le gouvernement anglais regarde-t-il l'annexion comme un fait irrévocablement accompli et sur lequel il n'y a plus à revenir? Malgré le désappointement qu'il éprouve, en a-t-il déjà pris son parti? Ou bien se prépare-t-il en silence à quelque démonstration énergique? Le temps nous l'apprendra. Pour notre part, nous sommes fort tentés de nous rallier à la première supposition; car nous en sommes encore à concevoir la possibilité d'une rupture avec l'Angleterre à propos du Texas. L'Angleterre ne fait la guerre qu'à bon escient, surtout aux Etats-Unis!

CHRONIQUE LOCALE.

Devant le recorder de la Seconde Municipalité il n'y a eu que des condamnations à la maison de travail.

Antonio Garcia et D. Manresa ont été arrêtés hier par la police de la première Municipalité, sous la prévention d'avoir eu l'intention de se battre en duel et remis immédiatement en liberté après avoir donné caution de se tenir tranquilles.

Martha Landreaux, f. c. l., *comparaissait hier devant* le recorder Génois, sous le poids d'une accusation portée contre elle par Robert Green, h. c. l., d'avoir reçu l'esclave Joséphine et ses deux enfans pendant dix-huit mois. Envoyée devant la Cour Criminelle.

Nous apprenons que le bateau à vapeur Planter, en se rendant ici, a frappé contre un chicot à quatre milles et demi au-dessous d'Alexandrie et a sombré dans sept pieds d'eau. Ce bateau portait du fourrage pour les chevaux du gouvernement, et est entièrement perdu ainsi que sa cargaison.

ACCIDENT.—Dimanche dernier, à Est Pascagoula, M. Washington, négociant de Mobile, s'est cassé la jambe; on l'a transporté en ville sur le champ, et la fracture a été reconnue si grave qu'on a dû opérer l'amputation.

MORT.—M. Willis Gay, de Mobile, a été grièvement blessé par un nègre qui travaillait dans les environs de cette ville. On ignore le sauver.

WM. RUFUS ELLIOTT, le jeune homme qui a tué Kendall à Washington, a été arrêté dans la nuit du 18. A la suite d'un examen préliminaire, il a été remis en prison.

—Deux ouvriers maçons étaient occupés à construire une arche, lorsque le cercle en bois qui soutient la construction, se brisa; cette chute entraîna celle de quinze à vingt pieds de mur adjoignante. Les malheureux ouvriers furent ensevelis sous les débris, et ce fut là qu'après d'assez longs travaux qu'on put les délivrer. Par un bonheur inouï, ils n'ont eu que des contusions et pas un membre brisé!

COTON SEA-ISLAND.—Le *Star* de Talahasse du 15 courant dit: "Le gouverneur Mosley nous a montré hier un bel échantillon de coton Sea-Island, venu sur la plantation de R. J. Mays, comté de Madison. Cet échantillon était fort beau et de première qualité, au dire des juges compétens. La plupart des cultivateurs du comté de Madison produisent cette espèce de coton, et beaucoup de planteurs se sont mis à y donner leurs soins."

MASSACHUSETTS.—Les abolitionistes de Northampton viennent d'ériger pour leurs frais d'humanité, et le fait est assez significatif pour valoir qu'on le raconte. Un respectable citoyen de Savannah était descendu dans un hôtel de cette ville avec sa femme, ses enfans et une domestique âgée; pour les loger dans la servante reçoit un writ d'*habeas corpus* pour avoir à comparaître devant un juge, attendu "qu'elle est illégalement privée de sa liberté." Elle se rend accompagnée de son maître au tribunal, et celui-ci déclare tout d'abord que sa domestique est parfaitement libre, qu'il le reconnaît et qu'il ne la retient pas. Le juge expose à celle-ci la loi; elle lui répond aussitôt qu'elle la connaît, qu'elle sait les droits qu'elle possède; mais qu'elle ne désire qu'une chose, c'est de rester auprès de son maître, dans la famille duquel elle a toujours été bien traitée.

WILMINGTON.—Il existe dans cette ville huit personnes qui habitent la même quartier, presque la même maison, et qui ont ensemble cent ans. Le plus jeune de leur âge est, comme on le voit, assez respectable.

Nouveaux extraits des journaux français.

Il y a eu ces jours-ci une vente d'autographes fort curieux. Parmi ceux les plus poussés par les amateurs se trouvait une pièce de vers adressée par Robert-sorte à une dame d'Arras; elle a été payée 500 fr. Voici les vers de l'ancien député d'Arras:

Gros-mo jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le *monde et malgré ton miroir*,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas,
Demeure toujours alarmée:
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne t'être pas.

On lit dans le Constitutionnel:

Quelle est la cause véritable de la mort de M. Leo, ce chef du parti ultramontain du canton de Lucerne? Voilà une question qui certainement, ne peut être résolue qu'en Suisse, et tant est qu'un gouvernement fanatique et violent, à qui la justice *importe moins* que la vengeance, puisse arriver à la vérité. Les journaux français et les correspondances diverses qui arrivent en France, rapportent les bruits vagues, encore et contradictoires qui ont circulé après ce fâcheux événement. C'est un suicide disent les uns! le pistolet dont s'est servi M. Leo a été retrouvé auprès de lui; il s'est tué la nuit, dans sa maison fermée, auprès de sa femme et de ses enfans, au milieu de dix-sept domestiques, sans qu'on ait vu sortir personne. C'est un mauvais politique, disent les autres! le suicide est invraisemblable; la direction de la blessure dénonce une main étrangère, l'arme n'a pas été retrouvée, la colère du parti vainqueur explique suffisamment l'assassinat. Le suicide est certain, réplique la Nouvelle Gazette de Zurich; l'autopsie n'a point été faite par des médecins désintéressés dans les querelles des partis qui divisent Lucerne, et l'arme a été soustraite par des hommes intéressés à entretenir les discordes civiles. Le coup est venu du parti jésuitique, dit l'Ami de la Constitution; on a voulu, par un infernal calcul, augmenter les haines qu'on exploite. Le parti radical a conduit la main de Lüssy, s'écrie la Gazette de Lucerne en fureur. "Suivant de palpables indices, quelques autres de nos guides sont encore dévoués au parquet radical; mais cent têtes au moins des extrémités seront tombées sur la Suisse, nous paieront leurs têtes sacrées!" Voici maintenant les nouvelles de la Gazette de Bâle: "Des conducteurs de diligences arrivés de Lucerne, nous annoncent, dit-elle, que le meurtrier de M. Leo, en parvenu à s'évader. Il se nomme Redlinger; il était journalier dans la maison de M. Leo qui lui demandait depuis longtemps le paiement d'une dette. Le meurtrier avait avoué qu'il s'était servi d'un vieux fusil. Ainsi, on peut dire en l'honneur de la Suisse que la politique n'a point trempé dans cet assassinat."

On lit dans le Journal de Constantinople:

"Un accident épouvantable, arrivé le 11 dans la mer Noire, vient encore d'affliger la population de Constantinople.

"Le bateau à vapeur ottoman Izzedar, parti vendredi passé pour Trébisonde, rencontra vers neuf heures et demie du soir, à 40 milles à peu près de l'embouchure du Bosphore, le Medoeni-Tidjaret, autre paquebot de la même compagnie, qui faisait route pour Constantinople, avec 170 passagers qu'il avait pris à Trébisonde, à Samsoun et à Sinope. Ils avançaient tous deux dans des directions opposées, par un temps calme et un superbe clair de lune, à 10 ou 12 milles environ de la côte, le Medoeni-Tidjaret étant 10 milles à l'heure et l'Izzedar 8 et demi. Dès qu'ils s'aperçurent de loin, les deux steamers manœuvrèrent pour s'éviter mutuellement, et, dans ce but, ils dévièrent un même temps d'un quart de vent du côté de terre. Cette manœuvre n'ayant été remarquée ni à l'un ni à l'autre bord, ils persévérèrent, toujours pour s'éviter, à dévier dans le même sens, jusqu'à l'instant où l'Izzedar vint tomber en plein, de toute la vitesse de sa marche, sur le Medoeni-Tidjaret qui fut précipitamment le traverser. Le choc fut terrible, et dans le premier moment on ne sut pas lequel des deux bâtimens avait le plus souffert. Mais presqu'aussitôt de nombreuses voies d'eau s'étant déclarées à bord du Medoeni-Tidjaret, un épouvantable cri de détresse, poussé de toutes les parties de ce steamer à la fois, disent tous les témoins, et révéla l'affreux danger où il se trouvait.

"L'Izzedar alors chercha à s'approcher pour lui porter secours; mais il n'en eût pas le temps, et il le reconnut en constatant qu'à s'éloigner par la proue. Il serait inutile d'essayer de donner une idée de la scène de désolation qui eût lieu dans cet instant suprême, des gémissemens, des pleurs, des cris déchirans que l'on entendait de toutes parts!.... C'était à devenir fou.

"On avait eu le temps de mettre les embarcations à la mer. Tout le monde s'y précipita, et la grande chaloupe du Medoeni-Tidjaret, beaucoup trop chargée, ne tarda pas à chavirer. Les autres canots purent heureusement accoster l'Izzedar, et recueillir tous les jusqu'au jour, pour tâcher de sauver encore des naufragés; mais en vain: il n'y avait plus personne à secourir au bout d'une demi-heure!

"Sept-cent-soixante-dix personnes à bord du Medoeni-Tidjaret, 40 seulement ont pu échapper à la mort, parmi lesquels quatre femmes tergues et deux enfans, qui n'ayant pas quitté les couches de panneaux par lesquels s'envoyent les passagers de pont, se maintinrent à la surface de l'eau après que la partie arrière eut sombré, jusqu'au moment où ils furent dirs recueillir par les embarcations de l'Izzedar.

"L'équipage du Medoeni-Tidjaret se composait de trente-trois hommes, dont six ont péri, savoir: le second mécanicien, quatre chauffeurs (tous Anglais et un Autrichien), et un charbonnier hollandais. Le capitaine Lambert a quitté le dernier son bâtiment, et il ne l'a fait que lorsqu'il avait de l'eau jusqu'aux épaules. Il paraît qu'au moment où il prenait la mer, il fut placé sur une planche où ils se tinrent tous les deux jusqu'à l'arrivée des secours de l'Izzedar."

—Le journal le Commerce, qui s'était vendu à l'enchère, il y a à peine un an, 367,000 francs, et qui des mains de M. le marquis Témoire était passé dans celles de M. de Tocqueville, de MM. de Corcelles, Combarel de Leyval, Lanjuinais, etc., mais à prix hier à 100,000 francs, n'a pas trouvé d'acquéreur: une nouvelle adjudication est indiquée pour le 13 août, et la mise à prix est réduite à 10,000 francs.

CAUSERIES PARISIENNES.

Au printemps dernier, il y eut un instant où un assez grand nombre de dandys, pleins de prétentions anti-aristocratiques, se vantaient d'être invités au fameux bal costumé que la reine d'Angleterre, et disparurent pendant quelque temps de Paris, pour donner à penser qu'ils s'étaient rendus à cette fête royale.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les dandys, ce sont les coulissiers qui nous quittent en faisant sonner bien haut le bruit de leur départ.

Une foule de célébrités musicales, après être parties à la fin de carême, étaient revenues à Paris tout exprès pour faire parade de l'invitation, véritable ou fictive, qui les appelle à Bonn.

Tous les compositeurs de quelque renom, tous les artistes de quelque valeur sont invités à prêter l'ornement de leur talent à la concours de leur talent à la grande fête que donne la ville natale de Beethoven pour l'inauguration de la statue élevée au grand homme. Sous peine de passer pour une médiocrité, on ne peut pas se dispenser d'être invité à la cérémonie; pour peu que l'on se respecte, il faut partir pour Bonn avec tambour et trompette.

C'est ce qu'ils font tous. L'émigration musicale est complète, pompeuse, éclatante. Tous les grands pianistes, les célèbres violons, les illustres clarinettes, les glorieux bassons, se mettent en route avec l'ensemble de chanteurs, les chefs d'orchestre, les compositeurs s'en vont aussi. Donner un concert, aujourd'hui, à Paris, serait impossible; c'est un luxe que l'on ne pourrait se permettre à aucun prix. Il n'y a plus d'exécutants; les orchestres de bon théâtre remplissent des représentations de nombreuses défections, et c'est à *grand'peine* que les bals champêtres, le Ranelagh, le Château-Rouge, Mabille et la Chaumière ont pu conserver une partie de leurs musiciens.

Le même mouvement s'est opéré dans toutes les grandes villes d'Allemagne, de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Italie. Des caravanes de virtuoses, des armées de musiciens arrivent tous les jours à Bonn, qui ne sait comment les loger. Depuis longtemps tous les appartements, toutes les fenêtres de cette petite ville ont été retenus et loués par les spectateurs empressés et curieux d'assister à une fête royale. Il paraît qu'il y aura foule en effet, et que la fête sera bien ancienne, puisque l'abbé Bolodin, cet abbé obligeant qui prêchait si agréablement sa doctrine au café Procope, fit jouer au Théâtre-Français, il y a soixante ans environ, une comédie en trois actes intitulée le Bal d'Auteuil. Un événement peu connu, et qui mérite d'être rappelé, s'est passé lors de la première représentation de cette comédie. Comme il s'y trouvait des choses fort libres et des hardiesses peu mesurées, le roi fit faire par le marquis de Gevr